

Il se dégagait de l'intérieur du silo une odeur d'alcool due à la fermentation avancée des premières couches où le thermomètre accusait une température de 120° degrés Fahrenheit. Cette chaleur n'avait pas encore atteint le maximum de son intensité, car il faut une fermentation à 150° pour assurer le succès de l'ensilage. A 150° tous les germes de la fermentation sont tirés et on obtient un ensilage doux qui ne donne aucune acidité au lait des vaches.

La ferme des sourds-muets est remarquable par les animaux de race que l'on y élève. La belle jument percheronne *Vénus* qui a été primée à Paris était attelée à une lourde charrette et transportait le maïs au silo. La porcherie contient les plus beaux spécimens de la race Berkshire, et la basse-cour renferme des volailles des races les plus renommées dans le pays.

Deux fois par semaine, un des garçons de ferme se rend au marché de Montréal, et par la vente des produits il réalise en moyenne \$150 dans les deux voyages.

Les sources aux eaux limpides abondent sur la ferme; à un certain endroit elles suffisent à l'alimentation d'un lac artificiel d'une profondeur de quatre ou cinq pieds, où se délectent une bande d'oies d'une blancheur immaculée.

Sur l'immeuble des Frères, nous avons surtout admiré le verger où les pommiers s'affaissaient sous le poids de leurs fruits. Les fameuses, les St-Laurent, les Duchesses et les Grises sont de la plus belle venue et remporteraient assurément les premiers prix si nous avions comme jadis des expositions à Montréal.

Sortons maintenant de la ferme des Sourds-Muets et allons visiter la propriété voisine: celle de l'honorable M. Louis Beaubien. Nous ne donnerons pas une description de l'immeuble de notre célèbre agronome, parce que tous nos lecteurs qui s'intéressent à l'agriculture connaissent déjà la réputation de sa ferme-modèle.

M. Beaubien, après avoir servi un lunch champêtre à ses invités, les conduit à son silo en pleine opération. C'est *Fanchette* et une autre percheronne qui sont attelées aux charrettes portant le maïs qui est lancé dans le coupe-paille.

Ce silo a donné les meilleurs résultats l'an dernier et la deuxième expérience promet beaucoup.

Du silo nous passons au verger. Nous nous pâmons en mordant à belles dents dans une Saint-Laurent. Le propriétaire de la ferme nous demande:

— Savez-vous quelle est l'origine de la pomme Saint-Laurent?

— ???

— Je vais vous le dire. Il y a cinquante ans environ un cultivateur remarqua un pommier à l'état d'arbrisseau croissant (sauf votre respect) au milieu d'une vieille bouse de vache, à l'extrémité de la rue Bleury au pied de la montagne. Il transporta l'arbre dans son jardin et, l'année suivante, il cueillit la Saint-Laurent, qui est sans contredit la meilleure pomme de l'univers après la "fameuse."

"J'ai beaucoup voyagé, continue M. Beaubien, et je puis vous assurer qu'en aucun pays, il y a une pomme aussi belle et aussi délicieuse que la "fameuse." La fameuse ne s'acclimate pas en dehors du district de Montréal. De vaines tentatives ont été faites en France, en Angleterre et en Russie, pour l'introduire dans les vergers; il lui faut la terre de l'île de Montréal."

Après avoir visité le haras de M. Beaubien où nous avons admiré l'étalon percheron "Joli," nous reprenons la route de Montréal enchanté de notre excursion ultramontaine.—*Le Monde.*

*Note de la rédaction.*—Nous avons dans notre verger (à Ste Anne de la Pocatière) deux pommiers St-Laurent très bien acclimatés, et dont les fruits pourraient souffrir la comparaison avec les St-Laurent récoltés sur l'île de Montréal: cela dit sans jalouser les St-Laurent de Montréal, car l'un de ces arbres provient de la Côte des Neiges à Montréal, acheté en 1866, et l'autre de la pépinière de M. Auguste Dupuis.

#### Une excursion au Lac St Jean et Chicoutimi.

(5<sup>me</sup> lettre.)

Regina, T. N. O., 1er octobre 1888.

Mon cher directeur,

L'homme propose et Dieu dispose: Le 31 juillet dernier, quand je visitais à la Grande Baie, la ferme si intéressante des MM. Price, je ne songeais guère à me trouver aujourd'hui à Regina, à 710 lieues du Lac St-Jean et du Saguenay; je comptais tout simplement faire avec la Presse associée de Québec l'excursion de la Nouvelle Angleterre et du Nouveau-Brunswick, terminer par une pointe sur les deux Périboncas ma visite détaillée du Lac St-Jean et entrer au bercail, pour y mûrir mes impressions de voyage et préparer tout doucement la relation très sincère de tout ce que j'avais vu, remarqué, appris et apprécié dans la riche et belle vallée du Lac St-Jean.

Les voyageurs seraient-ils comme le galon, quand on en prend, n'en saurait-on trop prendre? Toujours est-il que me voilà en plein dans le Nord-Ouest et véritablement très satisfait d'y être? Sans doute les canadiens-français et les français n'y sont pas aussi nombreux qu'en bas, mais pour y être plus clair-semés ils n'en sont pas moins aimables, et pour en rencontrer moins souvent, on n'en a que plus de plaisir à serrer les mains amies de ceux qu'on y trouve.

Vous envoyer d'aussi loin une correspondance du Lac St-Jean paraîtra peut-être un peu bizarre, mais bah! une fois n'est pas coutume et j'ai encore très présents à la mémoire les aimables souvenirs que m'a laissés ma journée du 31 juillet, si bien commencée à la ferme du Grand Barra-choué.

En arrivant à St-Alphonse, j'apprenais de monsieur le curé, auquel naturellement je faisais la première visite, la présence à *MacLeary House* de deux visiteuses françaises de distinction, madame et mademoiselle Rameau de Saint-Père, la femme et la fille de l'auteur si bien apprécié en Canada, de "La France aux colonies." Concevoir la pensée de faire visite à mes deux compatriotes et prendre mes mesures en conséquence ne fut qu'un pour moi. Sur la présentation de ma carte, madame Rameau de Saint-Père voulut bien m'admettre à l'honneur de lui présenter mes hommages; et je lui en garderai une éternelle reconnaissance. Cette visite, dont la durée dépassa de beaucoup celle d'une visite française, restera comme le point lumineux de ma tournée au Lac St-Jean. Que les canadiens-français me pardonnent cet aveu et comprennent bien que séparé de ma famille depuis quelques mois déjà, c'était pour moi un véritable bonheur que de retrouver, tout à coup, si loin du pays, deux dames de cette bonne société française si universellement vantée, mais dont les charmes ne peuvent être nulle part mieux appréciés qu'à l'étranger par un français, isolé des siens, de sa mère et de ses relations, depuis quel-que temps déjà et pour longtemps!

La divine providence m'avait ménagé cette joie; qu'elle daigne en accepter mes sincères remerciements!